

DE LA NÉCESSITÉ D'ÊTRE REBELLE **de Pierre VILLAIN**

*Discours prononcé le 11 octobre 1982
devant les élèves du Lycée français de Berlin*

Si un vieux monsieur vient faire une visite à son bahut vieux - dans des murs tout neufs — il doit avoir pour cela des raisons très personnelles : retour au lieu du crime, d'un crime pédagogique ? Plutôt, pour moi, un retour aux sources où coulait l'esprit de liberté, de libéralisme, d'humanisme et de tolérance. Un pèlerinage de la reconnaissance donc.

Devant qui la dire, cette reconnaissance, sinon devant les élèves actuels ? Et sous quelle forme ? Une conférence ? Cela ferait trop solennel. Une causerie ? Trop intime. J'aime mieux le terme allemand "Vortrag", étymologiquement si expressif, puisqu'il dit que l'on porte quelque chose devant un auditoire. Et comme un orateur doit annoncer le sujet de son discours, j'ai baptisé le paquet que je porte et dépose devant vous : "De la nécessité d'être rebelle" = "von der Notwendigkeit des Rebellentums", au risque d'inquiéter quelque peu les autorités du vénérable Collège français. Je me hâte d'ajouter que l'adjectif allemand pour le français "nécessaire", donc "notwendig", signifie d'abord "qui détourne la détresse". Pour ajouter aussi que, pour moi en 1932 - il y a 50 ans ! - cette nécessité était devenue inéluctable et l'enseignement reçu au Collège y avait pas mal contribué.

Donc, rebelle je fus, mais rebelle je suis toujours.

Devenu professeur germaniste en France, voilà 35 ans que je reviens régulièrement dans le pays allemand qui, autrefois, fut le mien. Et j'y retrouve des coutumes et des institutions qui, autrefois déjà, m'avaient semblé critiquables. On peut sourire, certes, de la manie des titres, notamment celui de "Herr Doktor" - oh, pardon messieurs ! - qui sévit toujours en République Fédérale ; on peut sourire aussi de la survivance des "Schützenfeste", peut-être également de celle de certaines corporations d'étudiants (Korpsstudenten). Mais j'y retrouve

encore la permanence de l'alliance entre l'État et l'Église, les serviteurs de celle-ci étant aussi des fonctionnaires de l'État, collusion qui m'a toujours semblé dangereuse. Sont fidèles au rendez-vous également, à chaque voyage, les éternelles rues et avenues portant les noms prestigieux de l'ancien Empire. Par contre, si Düsseldorf, ville natale du poète, ne peut toujours pas se décider à donner à son Université le nom de Heinrich Heine, Francfort, ville natale de l'homme le plus éminent que l'Allemagne ait jamais connu, n'hésite pas, en 1982, l'année même du 150^{ème} anniversaire de la mort de Goethe, à attribuer le Prix Goethe au chantre des délices esthétiques de la guerre, de la violence et de la mort, au visionnaire mythique qui n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, que dès les premières années du régime nazi la barbarie s'est installée dans ce pays, avec ses camps, ses persécutions politiques, la suppression de la démocratie et des syndicats et la promulgation des lois de Nuremberg, - à Ernst Jünger - qui a attendu pour condamner le principe même de la guerre, la fin de la deuxième guerre mondiale ?

Là encore, je me sens rebelle. Oh, cette attitude n'est pas un parti pris. Il serait plus juste de parler d'un parti acquis. Gottfried Benn l'a dit, dans un raccourci génial, en quatre mots : "Denn alles ist erlitten" = "car tout ce que nous avons acquis, nous le devons à la souffrance".

Faisons un bond en arrière dans le temps, un bond de 60 ans. Nous sommes en 1920. Avec notre mère, nous habitons dans le quartier dit Kreuzberg, au quatrième étage d'un modeste immeuble. En bas devant l'entrée, une plaque "Aufgang nur für Herrschaften" interdit l'accès à tous ceux qui ne seraient pas des "maîtres", des "patrons". J'en étais donc, moi, tiens, puisque j'ai le droit d'y entrer. A la maison arrive encore parfois un courrier portant, devant le nom du destinataire, la formule de politesse "Seine Hochwohlgeboren" = "Monsieur le très bien né", abrégé en "S.H." Donc, me dis-je, dans ma naïveté d'enfant, je suis du côté des "patrons-très-bien-nés" ?

A l'époque, le lycée était payant. Mais ma mère, dont la situation matérielle est très précaire, obtient pour ses garçons, descendants de huguenots, des places de boursiers au "Französisches Gymnasium",

naguère encore "Königlich", qui se trouve sur les bords de la Spree au Reichstagsufer 6, en plein centre, à deux pas du Reichstag" et tout près de "Unter den Linden", des ministères et des ambassades. Il n'est guère commode quand on vient de Kreuzberg d'y aller. Le mieux serait le vélo (ce que nous ferons plus tard). Mais, en attendant, plus modestement, on peut faire un bout de chemin pour 5 Pfennigs, avec le tramway hippomobile, à travers la "Großbeerenstrasse", quartier des "Geheimräte", disait ma grand-mère, jusqu'à la gare d'Anhalt, la moitié du parcours environ. On aurait pu aller à pied ? En théorie, certes. Mais les enfants d'alors sont mal nourris. Leur ordinaire se compose de pain gris, de pommes de terre, de rutabagas, d'orge perlée. Sans oublier les fameux pois cassés des cuisines populaires ou la délicieuse bouillie au lait offerte, parfois, au gymnase du F.G. par les quakers. Le beurre, les oranges, les bananes, le chocolat n'existent qu'en imagination. Les hivers sont rudes, le charbon rare. Et puis : on entend des coups de feu. Dans les caves du F.G. s'abritent des soldats que la République fait tirer sur les Spartakistes.

Faim, froid, peur : voilà qui ne prédispose pas vraiment à profiter des leçons proposées par nos bons maîtres. Le petit garçon entré dans la "Septième" aime bien M. le Professeur Dietrich, mais il est pris d'angoisse lorsqu'il est question – sans doute pour nous expliquer les effets de l'érosion - du "Zahn der Zeit" - et il voit alors une énorme défense d'éléphant se livrant à des travaux de bulldozer. Redoutable également est M. Sprenger, quand il déclare : "Herr Sprenger sieht und hört alles" – mais comment fait-il ? – ou quand il m'invite à venir près de lui en ces termes "Komm, mein Söhnchen, einmal her". Cet homme est d'ailleurs un excellent maître de chant et directeur de chorale. Il est patriote et nationaliste - c'est son droit - et nous fait chanter "Dir will ich meine Lieder weihen, geliebtes deutsches Vaterland". Vu de maintenant, je trouve tout de même excessif de sa part de nous avoir fait répéter l'hymne "Es klingt im Wind ein altes Lied, das Lied vom deutschen Kaiser", comme je trouve bien indulgente la République qui a toléré pareil exercice. Que dirai-je des Professeurs Niemeyer, Thiele et Zelle ? Du premier - baptisé par nous autres gamins "Nachtschatten" parce qu'il nous entretenait volontiers des solanacées, des "Nachtschattengewächse" - je ne dirai aucun mal,

car il était toujours heureux quand un élève se présentait, et je savais réciter, moi, les batraciens, sans trop savoir à quoi cela pouvait bien ressembler. Service rendu - et bien payé sur le bulletin. Pour M. Thiele, en 5^{ème}, il fallait énumérer les dates des batailles. M. Zelle, petit de taille et irrespectueusement surnommé "Pumpel", nous enseignait – en français s'il vous plaît – les bases de la langue grecque. Ces trois maîtres avaient en commun d'être, peut-être, des hommes très savants, mais de ne pas savoir nous communiquer la substantifique moelle de leur science. Et nous nous sommes cruellement vengés en leur rendant la vie impossible et en transformant la salle de classe en ménagerie pour fauves dangereux. S'ils étaient encore en vie, je leur demanderais ici, publiquement pardon, pour la part qui me revient dans ces chahuts et qui ne devait pas être mince parce que je me souviens fort bien avoir récolté de trois professeurs, dans la même semaine, des paires de claques retentissantes.

Ces impressions, assez négatives, des débuts de ma scolarité concordent dans une certaine mesure avec le jugement terrible que Kurt Tucholsky, élève au F.G. de 1899 à 1904, porte sur les cours d'alors, dans un article intitulé "Ein Kind aus meiner Klasse" et daté de 1925. Pour Tucholsky, le bilan est désastreux, tant pour le contenu de l'enseignement que pour les méthodes ou pour le climat moral. Il n'y a rien appris, dit-il, ni à penser, ni à voir, ni à travailler correctement. En allemand, on décortique ridiculement les textes classiques, sans en apprécier la beauté ; en géographie, on apprend les fleuves, les villes et les départements par cœur ; en latin et grec on bâche ; le français est en dessous de tout ; en physique, aucune expérience ne marche...et le reste à l'avenant. Je pense que d'une part, Tucholsky exagère. De son propre aveu, il n'aime pas travailler à cette époque, c'est-à-dire entre 9 ans et 13 ans – et c'est un âge bien difficile pour beaucoup de jeunes garçons. D'autre part, pendant cette période, il connaît de graves problèmes familiaux qui le préoccupent trop pour qu'il puisse s'intéresser à l'école. Il est certain enfin - et sur ce point il a sûrement raison - que le F.G. était mal équipé pour les sciences ; les élèves ne disposaient pas de laboratoires et, pratiquement, tout l'enseignement était donc abstrait. D'ailleurs, Tucholsky n'a pas mieux

réussi au Wilhelmgymnasium, chez les "Wilhelmiten" ou les "Lackstiefler", comme nous les appelions, où il a été placé temporairement avant de préparer le bac dans un cours privé.

Il n'a pas eu la chance de rencontrer au F.G. les maîtres éminents qui auraient sensiblement modifié son appréciation. Avec mes camarades de classe qui sont encore en vie, je pourrais en citer quatre : l'excellent proviseur Bernhard Gaster - pour nous autres "Benno" - grand patriote et nationaliste, certes - aucune réunion ne se terminait sans qu'il n'évoquât, presque en larmes, la perte pour l'Allemagne, d'Eupen et de Malmédy - mais aussi un libéral courageux et sincère. Grand admirateur de Goethe, il emmenait les futurs bacheliers vers les hauts lieux de la pensée allemande à Weimar et Iéna, à Tiefurt et Rudolstadt. Il emmenait ceux qui pouvaient payer – et les autres aussi. J'espère que cet homme noble n'a jamais été obligé, par la suite, d'associer à l'idée de Weimar également celle de Buchenwald. Homme courageux aussi car, à la barbe des nazis et contre l'avis de plusieurs professeurs membres du parti, il a permis à l'un des fils du célèbre metteur en scène Max Reinhard de faire dans son discours d'adieu de bachelier...sa profession de foi socialiste. Un maître de tout premier ordre a été pour nous le professeur de latin Hans Gropp. Je sais que, plus tard victime et coupable d'homophilie dans l'exercice de ses fonctions, il a été chassé de son poste ; cela ne me dispense pas pour autant d'exprimer ici ma gratitude et mon admiration. A notre professeur Morhenn, devenu plus tard mon ami, j'ai dit ailleurs, dans un "In Memoriam", notre reconnaissance, notre respect et notre attachement. Démocrate libéral, il vivait pour nous et nous apprenait la rigueur intellectuelle, le respect d'autrui, l'honnêteté des arguments.

J'en viens à celui qui, dans les disciplines qu'il enseignait, attirait des élèves volontaires : je parle, bien sûr, de mon maître et ami Lindenborn ! Quel nom, d'abord ! Un composé de "lind" ou "Linde" et "Born" ou "Brunnen". Il n'y a pas de mot plus doux en allemand que "lind", pas de bois plus doux que celui du tilleul et tout le monde sait que les fleurs de tilleul donnent une tisane riche de mille vertus...Une fontaine de douceur, donc, que notre maître. Et l'homme semblait

vivre son patronyme. Le regard pétillant d'intelligence, il répondait, en cours d'enseignement religieux, à toutes les questions que nous lui posions. Il ne nous faisait pas apprendre par cœur les paragraphes et les articles du redoutable catéchisme réformé de Heidelberg. Sa foi chrétienne, il la vivait. Ainsi, interprète au tribunal militaire allemand siégeant sur le sol de la Belgique occupée, il avait su oublier ou accommoder les mots dangereux des prévenus et ajouter, le cas échéant, l'expression évitant le pire. Et dans les tranchées, nous dit-il, il avait certes fait le coup de feu comme tout le monde, mais en l'air. La mémoire de cet homme exceptionnel, de ce chrétien vraiment pratiquant, mérite que je me sois longuement arrêté à son nom. Nous le respectons – mieux nous le vénérions – et nous l'aimions.

Plus chanceux que Kurt Tucholsky, je n'ai donc aucune rancœur à l'égard de la pédagogie pratiquée au F.G. vingt ans après lui.

Si je deviens progressivement rebelle entre l'âge de 15 et 20 ans, je le dois à ce que l'on pourrait appeler une très lourde hérédité sur le plan de la conscience morale. Il y avait là mon ancêtre Pierre Villain, un paysan du Borinage qui, en 1699, décide d'être "de la religion", c'est-à-dire protestant. En 1699 cela veut dire qu'il est un prosélyte, un nouveau venu dans les rangs des persécutés. Les premières dragonnades étaient passées. Il suffisait, pour être en règle, pour "être tranquille", de se rendre régulièrement à la messe. A l'époque, à Wasmes, Monsieur le Curé avait tous les pouvoirs. Sans lui, pas de laissez-passer ; sans lui, par exemple, pour une femme, impossible d'exercer le métier de sage-femme. Pierre Villain n'arrivera jamais au pays du refuge, au Brandebourg. Seul le nom de sa veuve et de ses fils figurent sur le rôle des protestants arrivés à Berlin en 1699.

Ancêtre victime du refus d'accorder la liberté de conscience. Victime de sa fidélité à sa foi religieuse. Quel exemple pour un garçon qui grandit. Il en est fier, certes, mais, obscurément, pressent la difficulté d'en être digne, aussi, et peut-être, de répéter, de crier un jour, le célèbre mot "Résistez !" gravé de la main d'une prisonnière dans la Tour de Constance.

A ce modèle s'ajoute, dans cette hérédité morale, l'exemple de mon grand-père maternel ; non pas d'un témoin de la foi religieuse, mais, au contraire, d'un témoin de la non-croyance, de l'athéisme. Or, sous l'Empire, la forme religieuse était obligatoire, si l'on peut dire, pour un fonctionnaire, un professeur de lycée, appelé à siéger en qualité de juré, en cour d'assises. Et ce grand père, déclarant qu'il ne croyait pas à un Dieu vivant, refuse la forme religieuse de prêter serment. Cela suffisait, vers 1890, pour se faire révoquer.

Donc, deux refus de liberté de conscience : l'un à l'égard d'un croyant, l'autre pour un athée. Quelle conclusion pouvait bien en tirer un adolescent conscient de l'histoire de sa famille ?

De là, de cet état d'esprit, jusqu'au premier conflit avec le monde des adultes d'alors, il ne fallut pas attendre longtemps. L'Église Réformée de Berlin décida un jour de créer une association de jeunes réformés. Le jeune lycéen de 15 ans que j'étais fut "bombardé" chef de cette HJG, ce qui ne signifiait pas ce que vous croyez, mais "Hugenottische Jugendgemeinschaft". La suspicion tomba sur moi lorsqu'un jour je déclarai naïvement, qu'au fond, la structure de l'assemblée des diacres et anciens diacres de l'Église Réformée était de nature démocratique. Et lorsque, en 1931, je proposai au rédacteur du bulletin de l'Église un article intitulé "Wir und die Juden", on m'invita à abandonner mes activités de responsable. J'en tirai la conclusion que l'Église avait oublié l'Évangile et la société réformée berlinoise les principes d'humanisme, de libéralisme et de tolérance qu'elle avait pourtant fait enseigner au F.G...

J'en tirai également la conclusion qu'il fallait décidément faire quelque chose contre la montée de l'hitlérisme qui s'était présenté à moi sous le masque des bien-pensants. Et c'est précisément au moment où plus d'un vieux militant du SPD commençait déjà à prendre une sorte de réassurance auprès du NSDAP en 1932, que, prosélyte moi aussi, à ma façon, j'entrai au parti socialiste. A Berlin alors, le KPD faisait cause commune avec le NSBO national-socialiste. Et le jour n'était pas loin où le délégué local du SPD, celui-là même qui venait de me recevoir dans son parti, défilerait dans les rues de mon quartier, derrière le

drapeau à croix gammée, en uniforme de chef de section d'assaut. Et la nuit n'était pas loin non plus où 13 paires de bottes monteraient les 4 escaliers de notre maison pour aller cueillir le dangereux rebelle que je devais être. Comme toujours, à cette époque-là, le lendemain matin, personne dans la maison n'avait rien entendu du tout....pourtant, il n'y avait pas de tapis dans l'escalier.

Germa alors l'idée que je ne pouvais plus rester dans ce pays devenu soudain barbare. Oh, j'aurais pu, même alors, avec ma taille, mes cheveux blonds et mes yeux bleus faire ce que l'on appelle une brillante carrière, mais à quel prix ? Il ne me semblait pas possible d'obéir à l'adage "Bleibe im Lande und nähre Dich redlich" sans me compromettre. Que pouvait bien signifier encore pour moi la belle phrase de Schiller "Ans Vaterland, ans teure schliess Dich an" ? Pouvais-je aimer encore ce pays ? Valait-il mieux trahir ce pays ou trahir ma conscience ? Et si je devenais traître au pays qui avait accueilli ma famille pendant deux siècles et demi, allais-je chercher pour autant au pays de mes ancêtres, une autre "patrie", l'ancienne, la leur ? Cette notion de patrie était-elle d'ailleurs invariable ? Johann Gottlieb Herder n'avait-il pas, dans ses "Briefe zur Beförderung der Humanität", démontré le contraire ? Le vers que l'on nous avait fait apprendre "Dulce et decorum est pro patria mori" avait-il encore son sens d'autrefois ?

On mesure difficilement le poids de la douleur et de l'angoisse d'un jeune émigré volontaire de 1934.

Mais pourquoi aussi les grands chefs spirituels de l'Allemagne s'inclinaient-ils, dans leur très grande majorité, devant un régime détestable ? Pourquoi, pratiquement, n'ont choisi le chemin de l'exil que les victimes désignées du gouvernement nazi ? Pourquoi les autres ont-ils suivi le principe infâme du "Right or wrong, my Country" ? Pourquoi Gerhart Hauptmann, prix Nobel 1912, n'a-t-il pas suivi Thomas Mann et Heinrich Mann ? Pourquoi Gottfried Benn a-t-il préféré l'émigration au sein de l'armée allemande ? Pourquoi tant d'hommes intègres et loyaux ont-ils accepté de se laisser compromettre et contaminer par la peste, au lieu de laisser les nazis

entre eux, peut-être même de former un immense cortège d'exode des gens honnêtes ? Ils ne l'ont pas fait, pas plus que l'immense majorité des Allemands israélites à propos desquels Kurt Tucholsky - juif lui-même - écrit en 1933 : "Pourquoi les rabbins les plus anciens ne disent-ils pas : nous invitons tous les juifs honnêtes à émigrer. Nous partirons démonstrativement, par cortèges et en foule" ?

L'artiste, l'écrivain authentique a pourtant une vocation privilégiée de rebelle, il est le levain de la société, le ferment de la culture, l'agent permanent du "Stirb und werde". Aussi bien les régimes totalitaires ne se trompent-ils pas en persécutant de préférence les auteurs et les intellectuels qui, dans le sol social, effectuent le travail du "lumbricus terrestris", du ver de terre, image employée par mon ami Serge Koster dans un de ses ouvrages. Et même en démocratie, il arrive que le pouvoir traite les écrivains de "kleine Pinscher" = "petits clébards", ou de "Zwielichtgestalten" = personnages interlopes. Sans ces remueurs, ces laboureurs que sont les artistes, il n'y aurait que stagnation, paralysie et mort culturelle. Mozart devait être rebelle face à J.S. Bach, Beethoven face à Mozart, Wagner à Beethoven et, de nos jours, Chostakovitch doit défendre son non-conformisme contre ses adversaires en répondant : "Si je devais me contenter de copier, je resterais toujours un élève et ne pourrais jamais être un maître".

Vous autres, chers jeunes gens, vous êtes élèves ici pour devenir des maîtres, des maîtres de la vie, non pas, que Dieu vous garde, des professeurs...Dehors, à la porte de l'école, vous êtes guettés par une foule de problèmes dont certains ont pris la dimension de cauchemars. Il vous faudra, pour les résoudre, trouver des voies nouvelles, conformes autant à votre conscience qu'à votre science. Votre démarche ne sera pas facile. Elle ressemblera au difficile équilibre de l'alpiniste sur une crête très étroite : il vous faudra assurer à la fois la liberté et l'ordre.

Je ne dresse que pour mémoire le catalogue de ces problèmes ou cauchemars: la folle accélération technologique qui n'est guère moralement assumée par l'humanité ; la menace permanente qui est dans l'énergie atomique ; le pouvoir exorbitant d'un seul homme qui,

en appuyant sur un bouton, peut décider de l'extermination de centaines de milliers d'êtres humains ; le pouvoir écrasant des média et celui de l'informatique, capable de mettre littéralement en carte la totalité de la population du monde ; la folle croyance à la nécessité et à la possibilité d'une croissance économique toujours plus grandes ; une société dite de consommation et qui, par la surabondance même, vous fait perdre le goût du pain, et qui ne produit plus que des fruits sans saveur ; une crise économique qui n'est nullement provisoire, mais d'ordre structurel et exige une nouvelle distribution des tâches sociales, si la société n'accepte pas de condamner des millions d'êtres jeunes et valides à l'inactivité et à l'inutilité ; la démentielle production d'armes aux Etats-Unis, en Russie et, hélas, en France aussi, tragiquement admise et soutenue, chez nous, par les syndicats soucieux de faire tourner les usines ; le problème de l'immigration enfin : mais vous savez sans doute qu'en 1685 Berlin comptait 17 500 habitants et que, sur ce nombre, 4 000 étaient des Français, soit un sur quatre ; que ces Français avaient leurs institutions, leurs églises, leur juridiction, leur hospice et leur collège français ; vous savez qu'ils étaient exonérés de servitudes, de dîmes, de tailles, de corvées et de droits de succession. L'habitant ne les acceptait pas toujours sans difficultés, refusant, par exemple, d'enterrer les étrangers sur un cimetière allemand. Les Français, certes, étaient assimilables. Dans les communes rurales, à partir du premier quart du 19^{ème} siècle, on ne prêchait plus qu'en langue allemande.

A la porte de l'école - ou peut-être déjà maintenant, dans votre esprit et votre cœur - vous êtes guettés au moins par trois questions angoissantes encore.

La première : qu'est devenue pour vous la foi au progrès, héritage de l'idéalisme allemand du 18^{ème} et de l'optimisme français du 19^{ème} siècle, qu'est devenue la foi au socialisme à visage humain ?

La seconde : Israël, peuple de victimes et de persécutés, devait-il fatalement passer, à son tour, dans le camp des bourreaux ? N'appartenait-il pas aux Nations Unies d'assurer coûte que coûte et simultanément avec la création d'Israël, un foyer aux Arabes

palestiniens, les préservant du désarroi, du désespoir et de la déchéance ?

Une autre encore : de quel soutien sera pour vous, dans votre vie d'adulte, l'art actuel ? Il est possible que, sur ce plan, je sois finalement un rebelle affreusement réactionnaire. Mais j'ai toujours estimé que la vocation première de l'art est de nous faire surmonter les obstacles de l'existence, les insuffisances de notre vie, alors que, tant dans les arts plastiques qu'en littérature et même dans les chansons, on ne sait plus où tourner le regard ou l'oreille pour ne pas retrouver précisément les angoisses que l'on voulait justement oublier un peu. Certes, autrefois, on avait demandé à Erich Kästner et à Kurt Tucholsky : "Wo bleibt das Positive ?". Mais leur action d'écrivain et de journaliste de combat était précisément de critiquer la société de leur temps ! Dans le domaine de l'art, ne peut-on éviter la sempiternelle tristesse cafardeuse et le miroir des horreurs sans tomber pour autant dans l'autre extrême, dans la banalité facile et euphorisante qui caractérise l'art officiel des pays à régime autoritaire et totalitaire ?

Mais, devant ces problèmes, ces cauchemars et ces questions vous n'avez nullement besoin, me semble-t-il, de sombrer dans la dépression. Vous n'imaginez pas, jeunes gens, à quel point vous êtes mieux armés que nous l'étions il y a 50 ans. Vous êtes ouverts au monde. Votre esprit critique est développé - parfois même, au goût de vos parents, effréné - mais il ne saurait être excessif dans la mesure où vous l'exercez également contre vous-mêmes. Une rigueur morale nouvelle vous permet de mépriser l'hypocrisie. Plus facilement que vos ancêtres, vous accordez à autrui le droit à la différence religieuse, radicale ou politique. Écologistes ou Verts, vous menez une lutte sympathique pour les vraies richesses de la vie, pour le maintien même de cette vie et pour la protection de la nature, encore qu'un certain passéisme attendrissant – je songe par exemple aux vêtements de grand-mère qu'arborent les jeunes filles et aux cafetières à l'ancienne mode – puisse faire sourire.

Vous cherchez des formes de vie nouvelles ; je connais plus d'une communauté de jeunes où, chacun travaillant, les salaires de tous sont

mis en commun et permettent à chacun de se réaliser. Vous avez tiré les conséquences du pacte impie que les Églises chrétiennes avaient conclu avec un pouvoir criminel. Vous n'admettiez pas, n'est-ce pas, le "Gott mit uns" qui ornait autrefois le ceinturon du fantassin allemand, ni qu'un prêtre vienne bénir des canons. Votre sympathie va plutôt à la "Bekennende Kirche" = l'Église confessante du pasteur Niemöller et à l'assemblée religieuse de TAIZE, à l'Église invisible et silencieuse, à l'Église d'en-bas, plutôt qu'à l'Église institutionnelle, l'Église d'autorité et de pouvoir d'en-haut, qui, mille fois compromise, a perdu tout crédit.

Vos aspirations politiques vont à l'Europe dont tout le monde parle et que personne ne prend vraiment au sérieux, et vous aimeriez mieux encore, j'en suis sûr, devenir des citoyens du monde qui mettent l'intérêt de l'humanité au-dessus de celui des nationalismes ; vous aimeriez mieux encore donner enfin réalité et vie à cette jolie statue dorée érigée en l'honneur de ce Citoyen du Monde à Paris, face à la Cité Universitaire...Et que dire de ces nombreuses manifestations pour la paix auxquelles vous participez et pour lesquelles on ne peut que souhaiter un plein succès : car la guerre n'éclate jamais spontanément, on la fait éclater.

Permettez- moi de conclure sur des vœux : ne gâchez pas le difficile équilibre de votre régime démocratique et parlementaire qui, seul, vous accorde la liberté de manifester votre volonté et d'exprimer votre pensée ; restez fermes devant les tentations des doctrines-miracle des docteurs-miracle, des sectes et des gourous de tous ordres qui, en temps de crise, naissent comme champignons après la pluie ; refusez d'être des inconditionnels de quelque catéchisme que ce soit et ne vous laissez pas gagner ni par le dégoût ni par la lassitude, mais suivez droit votre conscience, à l'image du Chevalier sur la gravure d'Albrecht Dürer, qui reste sourd aux inspirations du diable et de la mort.

Enfin, vivez pleinement cet immense privilège d'appartenir à deux civilisations, soyez des ponts vivants entre l'Allemagne et la France, d'abord, avec toutes les autres nations aussi. Dans le passé, en 1699, ce

collège français répondait aux besoins des seuls immigrants français.
Aujourd'hui il répond au besoin de tous de s'unir pour survivre.

-oOo-